



Myrlande

Mickaël Auffray

Je n'aurais jamais cru être le genre de type qui pèle ses carottes en écoutant du jazz. Finalement, quoi de mieux à faire que de préparer une bonne poêlée en ce dimanche plutôt gris ? Pommes de terre, girolles et autres légumes se font joyeusement secouer sur la rythmique endiablée d'un Bud Powell au sommet de son art. Un break de batterie de Max Roach me conforte dans l'idée d'ajouter du paprika à cette préparation. Malgré leur diversité, les légumes swingent, chantent et sautillent ensemble sans se soucier de leur devenir. En les observant, je me demande pourquoi la chose n'est pas aussi simple chez les humains. Sur ces pensées iréniques, voilà qu'on frappe à ma porte avec véhémence. J'avais entrepris le déglacage de ma mixture sur cet épique solo de percussions et voilà qu'on m'interrompt. Qui que vous soyez, l'accueil ne sera pas mémorable.

Une femme noire se tient devant ma porte. J'ai à peine le temps d'observer la présence d'ecchymoses sur son visage qu'elle force le passage pour pénétrer dans mon appartement. Je me dis aussitôt que lorsqu'elle va en sortir, un observateur inopportun pourrait la voir et m'accuser de frapper des femmes... noires, en plus. Dans mon quartier, les voisins sont comme les banquiers : ils vous prêtent un parapluie quand il fait beau et vous le retirent lorsqu'il pleut. Ma première idée est de fermer la porte à clef derrière moi et de regarder à travers les rideaux de ma fenêtre, des fois qu'elles seraient plusieurs ! Après m'être assuré que je n'aurai pas d'autres visiteurs, j'éteins la plaque électrique de la cuisinière. L'inconnue tremble comme une feuille, elle me regarde d'un air désemparé, cherchant dans mes yeux une compassion que j'essaie de feindre.

- Qu'est-ce que vous faites ici ? Qui vous a frappé ? dis-je d'un ton tranchant.
- Myrlande.
- Myrlande ? Et c'est qui ?
- Il faut cacher moi... Ils me cherchent.

Je suis furieux : je m'étais imaginé un dimanche atone et sans perturbations, et voilà que je suis obligé de dialoguer avec un spécimen dont l'accent est à couper au couteau. Il s'agit tout d'abord de savoir qui la cherche. J'avoue que je tremble un peu à cette idée.

— Pourquoi Myrlande vous a frappé ?

— Oui, Myrlande. J'ai très mal.

— Oui, oui, et il est proxénète ? Enfin.... Je veux dire, vous êtes une pu.... Une prostituée ?

— Protisté ?

— Non, tu gagnes comment argent ?

— Pas d'argent moi !

— Non mais... Tu travailles ?

— Non, pas de travail. Je vis HLM. Je suis chômage.

— Bon, je ne peux pas te garder ici. On va attendre la nuit et après toi partir.

— Partir non, j'ai problèmes.

— Moi pas garder toi ici car moi avoir femme. Elle pas contente si toi ici.

— Mais comment je vais faire ? J'ai des.....

— Déjà, tu as des papiers ? Montre-moi tes papiers. Je ne veux pas de problèmes. Allez, allez !

En observant le titre de séjour, je m'aperçois que son prénom est Myrlande : premier contresens et à mon avis pas le dernier. Elle vient du Suriname, elle a trente-huit ans.

Étape 1 : Lui expliquer qu'elle ne peut pas rester ici. Au besoin, me faire passer pour un maniaque sexuel.

Étape 2 : Attendre la nuit pour la sortir.

Étape 3 : Effacer toute trace de son passage.

Merde... Revenons à la deuxième étape : elle ne grimpera pas avec moi si je me fais passer pour un maniaque sexuel. Autre problème : admettons que je la fasse monter en voiture, comment enlever les traces de son passage dans ma bagnole ? Si l'affaire s'envenime, les flics iraient-ils jusqu'à me retrouver et faire une analyse ADN à l'intérieur de ma voiture ? Il faut que je la transporte enveloppée dans une bâche en plastique. Oui, mais il faut l'envelopper avant et pas après être montés en voiture.

Ça, ce n'est pas très discret. Reprenons :

Étape 1 : Je joue le bon samaritain et la persuade que je vais l'aider.

Étape 2 : Je lui fais comprendre qu'elle sera plus en sécurité dans un autre endroit, une planque que je connais.

Étape 3 : On roule jusqu'au fin fond de l'Essonne en évitant tout contact avec qui que ce soit.

Étape 4 : Je la largue.

Merde... Est-ce qu'elle sait où elle est ? Je veux dire, il faut être sûr qu'elle ne puisse jamais retrouver mon adresse. Elle a bien eu le temps d'observer mon visage et elle me reconnaîtra à coup sûr si elle doit témoigner.

Étape 1 : Je la tue.

Étape 2 : J'enterre le corps au fin fond de la Seine-et-Marne.

Étape 3 : Je nettoie la voiture avec un désinfectant de surface et un décontaminant ADN.

Étape 4 : J'élabore un discours cohérent en cas d'interrogatoire.

— Alors Myrlande, je...

— J'ai très mal à visage. Je peux soigner ?

— Oui. Reste assise et ne touche à rien, d'accord ?

— D'accord.

— Moi aller chercher produit pour soigner.

— D'accord, c'est gentil. Comment tu t'appelles ?

— Dis donc, c'est très impoli de demander mon nom alors que l'on ne se connaît pas !

En me dirigeant vers la boîte à pharmacie de la salle de bain, je réfléchis à l'incohérence de ma dernière phrase mais la panique m'envahit et je décide de revoir la logique de mon propos un peu plus tard. Je sue à grosses gouttes, je tremble, je balbutie. Les mecs qui la cherchent vont peut-être arriver, et là je ferai quoi ? En revenant, je me rends compte qu'elle insiste pour se nettoyer le visage toute seule. Je n'émetts aucune objection.

À vrai dire, ça m'arrange car si l'on écoute bien les médias, ils nous annoncent une nouvelle maladie toutes les semaines et je ne sais pas ce qui se passe au Suriname, il y a peut-être une pandémie de je ne sais quoi.

— Je vais t'accompagner ailleurs Myrlande, d'accord ?

— Quoi ?

— Tu vas me suivre et faire tout ce que je dis. Est-ce que tu crois que d'autres gens vont venir ici ?

— Non.

— Et comment tu le sais ?

— J'ai couru, couru... Courir.

— Oui, courir, mais peut-être toi suivie par quelqu'un ?

— Oui mais plus là. Eux courir pas assez vite.

— Donc ils sont plusieurs... Il ne faut pas rester là.

— Mais aller où ?

— Dans endroit mieux.

— Non, non, rester ici. C'est mieux.

— Tu te tais. Tu vas grimper dans la voiture en silence. La nuit tombe, on y va !

— Non, toi gentil. Je veux rester ici.

— Non, moi gros pervers sexuel, je vais te violer si toi obéis pas.

— Quoi ?

— Oui, je suis complètement détraqué. Moi pas gentil du tout.

— Mais ils vont me tuer !

— Qui ?

— Euh... La bande à Charly. J'ai pas payé. Plus d'argent...

— Rien à foutre, tu me suis.

— Non !

— Tu ne me laisses pas le choix. Ça va être l'option sanglante.

— Tu es fou ?

Étape 1 : J'enfile des gants.

Étape 2 : Je la bâillonne avec un torchon.

Étape 3 : Je lui ligote les pieds et les mains.

Étape 4 : Je l'enroule de film plastique et la traîne jusqu'à la voiture.

Étape 5 : Je la jette dans le trou du cul du Val-d'Oise.

Étape 6 : Elle survit.

Étape 7 : Elle raconte tout à la police qui élabore un portrait-robot. Même avec les meilleurs alibis, je me fais cuisiner au poste.

Étape 8 : Paiement d'un avocat.

Étape 9 : Assignation à comparaître devant le tribunal avec son lot de témoins qui sortent de je ne sais où.

Étape 10 : Détention provisoire.

Étape 11 : Je suis étiqueté comme délinquant par les instances de contrôle social donc je perds mon job et démarre une carrière de déviant.

Étape 12 : Jugement et réclusion criminelle à perpétuité.

— Amok ! hurlé-je vers elle un couteau entre les mains.

— Mais vous êtes malade !

— Attends ! T'as perdu ton accent là ?

— Espèce de taré !

— Tu parles français comme moi ?

— Bien sûr. Je ne suis pas celle que vous croyez !

— Mais c'est quoi ce délire ?

— J'ai été envoyée par des gens bien intentionnés pour...

— Ta gueule !

— Attendez ! Écoutez-moi !

Je lui saute dessus et la frappe au visage jusqu'à ce qu'elle perde connaissance. Une fois que les coups ont suffi à la mettre hors d'état de nuire, je fonce chercher du fil à pêche et ligote fermement ses poignets et ses chevilles. Je termine le travail en la bâillonnant pour plus de discrétion dans l'œuvre que je projette. Quelle n'est pas ma surprise lorsque je constate que sous son chemisier est caché un micro relié à un petit magnétophone, lui-même placé dans la poche de son pantalon. Ce matériel dissimulé confirme clairement ses intentions d'espionnage. Mais pourquoi m'espionner ? Cherche-t-on à me nuire ? Pas impossible vu mes derniers agissements. Trop de questions viennent à mon esprit, je n'ai aucune réponse à y apporter. La rage monte en moi. Cette rage doit s'exprimer par des actes. Après avoir mis en veille le surmoi qui m'habite, je commence à attaquer la chair de ma visiteuse.

Mon amateurisme culinaire m'a permis de collectionner quelques outils efficaces pour ce genre de situation. Je commence tout de suite au désosseur au

niveau du tibia. Je constate, comme je l'imaginai, qu'il faut tout d'abord un couteau d'office pour transpercer la peau de sa jambe. Elle rouvre alors les yeux et arrive à hurler à travers le torchon que j'ai placé dans sa bouche. Un coup de poing dans la tempe la refait plonger dans les pommes. Pour plus de faciliter dans la découpe, je sors l'artillerie lourde : mon Santoku importé tout droit du Japon. Je pratique une incision au niveau du mollet jusqu'à ce qu'enfin je vois le Saint Graal : le péroné ! Os emblématique pour lequel je voue une passion dévorante. Je m'arrête un instant, constatant que mon appartement manque cruellement d'ambiance pour un tel événement. Après cinq minutes d'hésitation, c'est décidé : la tuerie s'effectuera sur l'intégrale des ragtimes de Scott Joplin.

De retour, j'entends des cris qui s'étouffent sur le bâillon. Après avoir entaillé son ventre dans la largeur à la façon du seppuku, je l'éviscère gentiment à l'aide de mon couteau d'office transformé en bistouri. Elle gigote dans tous les sens et je me rends compte que je suis sur une pente savonneuse pour maintenir en vie la garce de viande qui s'offre à moi. C'est drôle mais je me suis toujours senti l'âme d'un pionnier de l'anatomie : tel André Vésale au XVI^e siècle, j'ai l'impression de revivre l'époque bénie des dissections. Rentrer dans la mécanique de l'être humain, quelle œuvre passionnante ! Je pense qu'en m'y prenant bien elle ne mourra pas avant que j'ai découpé l'estomac, en douceur, avec la pointe de mon éminceur. Mais je m'y prends mal et le sang jaillit de partout. Si elle bougeait moins, nom de Dieu !

La voilà de nouveau inconsciente. Bien ! Attaquons-nous à ce qui reste de potable. Le pied, tiens ! Toujours voulu voir le fonctionnement d'un métatarse. J'enfonce la pointe du couteau en acier et commence à découper de grands lambeaux de chair. Suriner à tout-va n'est d'ordinaire pas ma méthode, je préfère le travail de précision mais la musique me rappelle le tempo à tenir. Bientôt apparaît sous mes yeux une bouillie d'os et de tendons. Malgré la laideur esthétique de ce qui se présente à moi, je prends ma feuille de boucher et continue de hacher mécaniquement. La lame tranche ses membres au hasard des rencontres, je ferme les yeux et respire l'âcreté du sang fraîchement coulé.

Je ne suis pas conçu pour mener une vie grégaire et la raison de tout ce carnage est à chercher dans ma solitude, je le sais. La solitude oblige à penser. Penser rend malheureux. Le malheur engendre la frustration. La frustration déclenche la cruauté. La cruauté doit être refoulée. Moi, je n'y arrive pas, je la laisse s'exprimer ; je

ne vais pas passer ma vie à réformer ma conduite. L'humanité compte plus de morts que de vivants et je m'emploie à accroître un peu plus l'écart entre les deux.

Lorsque je me dirige vers mon congélateur pour y amener le corps de mon espionne, je constate que j'ai oublié le cadavre d'un homme handicapé qui était passé devant moi au supermarché. Voyant que je ne cétais pas le passage à la caisse prioritaire, le paraplégique avait cru bon de faire un scandale. Respectant l'ordre moral et peut-être le règlement, l'hôtesse de caisse refusa de passer mes articles au nombre pourtant restreint de trois. La personne en fauteuil avait logiquement réussi à s'imposer alors que je croulais sous les huées du public consumériste présent en caisse. Cette expérience m'a montré les limites de la discrimination positive. Le fauteuil roulant, je l'ai amené à une association militant pour le recyclage et la valorisation des déchets. J'aime bien l'écologie.

Après avoir tenté plusieurs configurations dans le congélateur, j'arrive à encastrer les deux corps façon « Tetris ». Quel beau dimanche tout compte fait ! Je me sens joyeux comme une pochette d'album des Beach Boys. Demain, il faudra chercher un endroit où vider toute cette viande. Pour l'instant, l'heure est au nettoyage puis à la douche, et ensuite j'entamerai une nuit de sommeil sereine et soulagée.

*

Le lendemain, après une journée de travail harassante, je fonce au réfrigérateur pour savourer une bonne bière. Conscient du travail de découpe qui m'attend, je me réjouis à l'idée d'utiliser ma toute nouvelle scie égoïne. Avant cela, je m'installe pour contempler les passants de la rue piétonne. Toute fenêtre est une proie potentielle pour moi car c'est de là que je peux admirer la misère du monde.

Ce soir, rien de nouveau : un clochard en piteux état se tient assis à côté d'un de ces prospecteurs de Médecins Sans frontières qui alpaguent les piétons pour un don. Voir ces deux êtres qui ne rentrent pas en communication, leurs regards qui ne se croisent pas, cette scène d'un homme dans le besoin et d'un autre représentant une association caritative dont le but premier est d'aider les personnes nécessiteuses... Il y a de quoi sourire sur l'ironie de ce monde. Et l'ironie ne s'arrête pas là, il faut encore admirer les différentes méthodes des passants pour esquiver ces deux importuns aux univers diamétralement opposés.

Si ce SDF jouait de la guitare, les passants lui donneraient certainement un peu plus d'argent. Notre système méritocratique finit toujours par rémunérer le talent : on donne de l'argent à un pauvre baladin qui sait chanter ou à un saltimbanque qui sait jongler car l'indigence est plus acceptable lorsqu'elle est apprêtée d'un savoir-faire. Mais si vous n'avez pas de talent révélé, si vous ne maîtrisez pas la langue du pays ou que votre gueule ne revient à personne, il n'y aura pas d'argent dans votre sébile. La misère doit être belle à regarder.

Placardée plus loin dans la rue, mes yeux se posent sur une affiche du Secours catholique qui promet la fraternité, la paix et l'entraide. Signe ô combien probant que la nature belliqueuse de l'Homme est immuable, et qu'à l'instar de cette affiche de nombreuses piqûres de rappel sont nécessaires pour neutraliser la sauvagerie qui sommeille en chacun de nous.

Cet examen des faits posé, j'entends alors frapper trois coups à ma porte. Qu'est-ce que c'est cette fois ? Des gitans ? Des transsexuels brésiliens ? Impossible de feindre l'absence puisque j'entends des « Dany ! Dany ! Allez Dany, on sait qu't'es là ! » Sur quel genre de planète faut-il aller pour avoir la paix ? En regardant par le judas, j'ai la détestable surprise de voir deux emmerdeurs notoires, Jack et Allen. Il suffit que j'aille quelques samedis à leur soirée poker pour qu'ils me considèrent comme leur ami. J'aime jouer au poker, c'est un divertissement où l'on doit cacher son jeu, bluffer et leurrer les autres. Ça me va bien. Je les laisse entrer sans trop avoir le choix et me prépare à devoir affronter leur logorrhée oiseuse aussi contraignante qu'une file d'attente de guichet. Dédramatisons : l'avantage des visites fortuites est que si vous n'êtes pas heureux de voir les personnes arriver, vous serez toujours heureux de les voir partir.

Après les dictatoriales formules de courtoisie, je coupe court aux platitudes et les laisse prendre place dans le salon. Jack entame :

— Alors, comment ça s'est passé avec Myrlande ?

— Quoi ?

— Ah, ah ! On t'a bien eu. Ne le prends pas mal, on va t'expliquer.

Pris d'une panique difficilement dissimulable, j'essaie de garder l'air le plus serein possible.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Dany, écoute, dit Jack. Tu ne peux plus garder un regard aussi défaitiste sur le monde. Ta manière de penser est archaïque. Allen et moi, on a eu une idée : faire

venir chez toi une soi-disant étrangère et enregistrer votre conversation... Pour avoir plus de chance que tu te sentes concerné, on l'a maquillée de manière à ce que tu penses qu'elle avait été frappée. Tu me suis ?

— Non... Enfin si, mais c'est complètement con...

— Myrlande avait un micro caché sous son chemisier et elle a enregistré ce que vous vous êtes dit.

— Mais pourquoi ? hurlé-je.

— Calme-toi. On a voulu utiliser une méthode qui a fait ses preuves : tu sais, ces types alcooliques qu'on filme quand ils ont bu. Après on leur montre les images et ils se sentent tellement ridicules qu'ils veulent se sevrer de l'alcool...

— Ok, la méthode peut paraître intrusive, interrompt Allen. Mais en réécoutant la bande, tu vas pouvoir être confronté à tes propres propos. En faisant cela, je suis sûr que tu vas te rendre compte de ta bêtise... de ton manque d'ouverture d'esprit. Alors, combien de propos racistes tu as tenus ? Tu l'as laissée entrer chez toi au moins ?

— Vous voulez un thé ? demandé-je précipitamment sur un ton obséqueux.

N'attendant pas leur réponse, je décide de filer dans la cuisine pour faire bouillir de l'eau, que je leur balancerai au visage. Ceci les aveuglera. Une fois ébouillantés, je sors ma feuille de boucher et je vise la carotide.

— Et Myrlande, vous la connaissez ? dis-je en revenant dans le salon.

— C'est ma femme, répond Jack.

— Ah, quand même ! échappé-je.

— Tu vois, j'ai pensé que ce serait un moyen original pour faire tomber ton a priori sur les Noirs. Pas que sur les Noirs, d'ailleurs.

— Et ta femme alors...

— Elle est en déplacement en Norvège, pour son travail. Elle devait prendre son avion juste après t'avoir rendu visite. Elle travaille dans le commerce international. Elle t'en a parlé ?

— Non. Mais tu l'as vue depuis ?

— Non, elle doit m'appeler tout à l'heure. Si tu veux, je te la passerai.

— Si elle n'est pas gelée...

— Comment ça ?

— Ben... la Norvège... c'est froid.

— Ah oui... Elle a déposé le magnétophone dans ta boîte à lettres quand elle est partie de chez toi. Tu es allé au courrier ce matin, Dany ?

— Euh... Oui.

— Tu as écouté la bande ?

— Euh... Oui.

— Et alors ?

— C'est vrai. J'ai honte. J'ai eu des propos assez désobligeants à son égard.

— Eh bien voilà. On progresse.

J'entends l'eau qui bout. Je me dirige vers la cuisine pour y chercher mon couperet mais impossible de mettre la main dessus. Pris de panique, je décide de revenir dans le salon, un tranchelard difficilement camouflé dans ma poche arrière. Il s'agit de faire diversion :

— Pourquoi avoir fait ça un dimanche ? demandé-je. Je n'aime pas être dérangé le dimanche.

— Tu n'aimes jamais être dérangé. Allez, sers-nous donc ce thé.

La casserole dans la main gauche et le poing droit crispé sur la poignée du couteau, j'élabore tant bien que mal un plan dans ma tête. Reprenons :

Étape 1 : ...